N° 2331. — 4e Année. CINQ CENTIMES Jeudi 3 Mars 1892

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES .... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES.......... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS ...... 0 fr. 75 —
LOCALES........... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal; à Lille, M. rue Nationale; à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES, pour toute la BELGIQUE et la HOLLANDE, à la Société anonyme de Publicité générale, 5, rue Auguste Orts.

TÉLÉPHONE

ÉLECTION LÉGISLATIVE
Scrutin de ballottage du 6 mars

2e Circonscription de Béthune (Pas-de-Calais)

Candidat Républicain progressiste

Arthur LAMENDIN

Secrétaire général du Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais
Membre du Conseil supérieur du Travail

L'Avenir de Roubaix-Tourcoing
publiera prochainement
BEAU PAGE
PAR
PIERRE SALES

Les hommes providentiels

Le nouveau ministère n'est pas annoncé avant son entrée en scène, par une de ces réclames tonitruantes et pompeuses, faisant pressentir un ouragan de bravos.

La plupart des journaux républicains accueillent avec une réserve peu engageante, le cabinet constitué depuis 48 heures et tous semblent dire comme le guillotiné par persuasion : — « J'ai pas confiance ».

On peut s'étonner de ces sentiments quand on réfléchit qu'il y a 8 jours, le ministère d'aujourd'hui qui est — au point de vue politique — exactement le ministère d'hier, avait alors les sourires de la presse républicaine et l'approbation de la majorité du Parlement.

D'où vient cette soudaine méfiance à l'égard de ministres dont on connait assez le passé politique pour savoir qu'ils ne vont pas changer en quelques heures, d'opinions, de manière de voir, et surtout de manière de gouverner ? MM. de Freycinet, Ribot et Bourgeois avaient pourtant, ces jours derniers la confiance du Parlement.

Dire qu'ils l'ont perdue depuis lors serait une affirmation aussi dépourvue de vérité que de bon sens.

D'autre part, peut-on réellement admettre que ce soit la présence de M. Loubet qui occasionne cette levée de boucliers contre le nouveau cabinet ? M. Loubet pourtant n'a jamais mis jusqu'alors les passions populaires en ébullition.

Il est un peu comme les filles sages qui ont pour vertu principale de ne point faire parler d'elles.

Le nouveau président du conseil passe, auprès de ceux qui le connaissent, pour un homme grave, pondéré, fort intelligent, et d'un républicanisme à toute épreuve. On lui reproche toutefois d'être modeste, grave défaut chez un homme ayant de l'ambition.

Mais en somme, ce n'est point la modestie de M. Loubet qui provoque le concert de clameurs par lequel on accueille le nouveau ministère.

Il y a, en effet, autre chose dans cette quasi-unanimité de protestations : Il y a l'élimination de M. Constans.

C'est sur une question de personnes qu'on fait depuis quelques jours de la politique.

C'est sur la nécessité de la présence de M. Constans aux affaires qui se greffent tous les arguments jetés à la tête du nouveau cabinet.

M. Constans, hors du ministère, c'est la France vouée aux gémonies, la République compromise, la réaction plantant victorieusement sa bannière fripée sur les libertés anéanties.

En sommes-nous vraiment là et en est-il, parmi les républicains sensés, qui puissent penser sérieusement que les destinées de notre pays soient liées indissolublement à la fortune d'un ministre quelconque ?

Certes, nous ne nions point les grands services rendus à la République par M. Constans. Nous reconnaissons volontiers que l'ancien ministre de l'intérieur possède des qualités de premier ordre et s'il n'a pas sauvé la patrie, du moins a-t-il su défendre avec une rare vigueur le drapeau de la République que la Boulange cherchait à remplacer par l'étendard de Clopin Trouillefou.

M. Constans ne méritait pas, nous le reconnaissons, d'être sacrifié avec autant de désinvolture.

Notre rédacteur en chef M. G. Robert, qualifiait ces jours derniers à cette place même, l'élimination de l'ancien ministre de l'intérieur, d'acte d'ingratitude.

Mais il ne s'en suit pas, comme semblent le dire bon nombre de nos confrères de la presse républicaine, que la regrettable disparition de M. Constans sonne le glas de la République.

Il faudrait pourtant se dire une bonne fois qu'il n'y a pas d'hommes indispensables.

La mort de Gambetta qui a retenti si douloureusement dans le cœur des républicains a-t-elle donc changé quelque chose aux destinées de la République ?

A-t-elle empêché celle-ci de se consolider chaque jour de plus en plus, s'implantant dans le sol de France assez profondément pour pouvoir narguer aujourd'hui orages et ouragans.

La disparition de M. Constans du ministère peut être une faute, mais elle ne constitue pas un désastre et point n'est utile en l'occurence, de recommencer sur un autre thème les lamentations de Jérémie.

Ce n'est pourtant plus de notre époque de croire aux hommes providentiels.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Correspondance de Paris

Le ministère Loubet est décidément accueilli par la presse de toute nuance avec une extrême froideur.

Les journaux monarchiques se bornent à une douce raillerie : n'en parlons pas. Mais dans toute la presse républicaine, soit plus modérée soit plus avancée, soit opportuniste, soit radicale, les appréciations sont pleines de réserves sévères. On attend les déclarations de M. Loubet : on espère qu'elles dissiperont le malaise du moment et qu'elles donneront à l'opinion républicaine de justes satisfactions. Mais, en attendant, l'avis unanime est que la solution intervenue n'est pas claire et, surtout, qu'elle est fort loin d'offrir les garanties que l'on réclamait contre les intrigues du parti clérical.

Bien loin de marquer un pas en avant, dans les voies de la politique ferme et progressive, le cabinet Loubet semble plutôt inspiré par une pensée de réaction contre la politique qui avait apporté à la Chambre le projet de loi relatif aux associations. On se demande par quelle coïncidence de hasard ou par quelle intrigue les deux auteurs de ce projet de loi restent ensemble sur le carreau ?

Cette loi avait sans doute plusieurs graves défauts, mais elle était généralement considérée comme un premier pas dans la direction qui peut conduire à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le cabinet Loubet semble destiné, dès sa naissance, à réagir contre cette tendance.

Chose curieuse ! Il n'y a que les journaux de M. Rochefort et de M. René Goblet qui ont exprimé une joie triomphante. La remarque en a été faite par toute la presse, en France et à l'étranger.

M. Goblet, qui se prétend un partisan sincère de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et qui affecte des attitudes radicales, est absolument joyeux de voir arriver aux affaires un cabinet qui parait manquer surtout de clarté et de précision et M. Rochefort exprime les mêmes sentiments de plaisir.

On voit bien tout de suite que la satisfaction d'être débarrassé de M. Constans « le vainqueur du boulangisme », comme on l'appelle, est la seule cause de cet état d'esprit chez M. Rochefort, et l'on ne s'en étonne pas.

Mais on s'étonne un peu plus que M. Goblet, dans la *Petite République française*, et dans une couple de journaux qu'il inspire en province, témoigne de la même allégresse.

On voit là cet esprit de rancune et d'ambition personnelle qui est toujours prêt à sacrifier les intérêts permanents de la République à la poursuite de projets particuliers et assez misérables. Que la nouvelle politique ministérielle se présente comme une espèce de reculade, comme un effacement et un acte de faiblesse, peu importe à M. Goblet, pourvu qu'il voit tomber un ministre auquel il avait déclaré la guerre.

Si encore M. Constans était tombé sous les coups de M. Goblet ? Mais pas le moins du monde. M. Goblet n'est pour rien dans l'opération qui a mené l'exclusion de l'ancien ministre de l'intérieur. Mais, en le voyant partir, il a crié victoire ! comme si c'était lui qui était le vainqueur !

C'est un étrange radicalisme, avouons-le, que celui qui se félicite bruyamment de voir tomber un homme, dût sa chute amener par contre-coup un mouvement sensible de réaction et l'abandon d'une partie du terrain difficilement conquis par la République. Quant à M. Constans, depuis le jour où l'on a appris que Boulanger s'était tiré un coup de revolver dans la tête, on a dit avec raison que son rôle ministériel touchait à sa fin. Les attaques violentes dont il a été journellement l'objet de la part de M. Rochefort et de quelques autres n'ont eu d'autre résultat que de le maintenir au pouvoir depuis cette époque, parce qu'on ne voulait pas avoir l'air de le sacrifier à ces haines personnelles.

Mais on a attendu inutilement, la situation est restée la même, et aujourd'hui l'immense majorité du parti républicain ne voit pas arriver sans une certaine appréhension un Cabinet nouveau, dont on ne connait pas bien les intentions, le programme et la force véritable.

La séance de jeudi nous apportera sans doute quelque éclaircissement. Il faut souhaiter que les déclarations du Cabinet soient parfaitement nettes et que la majorité républicaine ait assez de cohésion, de fermeté et d'esprit politique pour écarter les crises nouvelles où certaines personnes seraient très désireuses de l'entrainer, pour compléter le gâchis, dont elles espèrent on ne sait quelle revanche de mauvais aloi.

Le caractère de M. Loubet est au-dessus de tout soupçon et c'est assurément un grand point. Avec cette qualité, on peut se tromper sans doute, mais on ne fait pas cause commune avec les ennemis de la République, avec les cléricaux et les césariens, dans une vue d'ambition personnelle. M. Loubet, nous en sommes bien convaincus, ne cherchera jamais à diviser les républicains pour satisfaire son amour du pouvoir. Il est parfaitement désintéressé, il est estimé de tous, et il est lié avec le Président de la République d'une amitié toute particulière. Nous souhaitons qu'il se montre aussi ferme qu'il est honnête et que les amateurs de crises n'aient pas à se réjouir de son arrivée à la présidence du Conseil.

L.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique

Conseil des Ministres

Paris, 1er mars. — Les ministres se sont réunis, mardi matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Carnot.

La séance a été courte. Les ministres ont indiqué à M. Carnot le sens de la déclaration qui sera lue jeudi aux Chambres.

Un nouveau conseil sera tenu jeudi matin, à l'Elysée pour arrêter les termes définitifs de cette déclaration.

M. Loubet, président du Conseil, a fait signer les nominations suivantes :

M. Bret, préfet de Vaucluse, est nommé préfet du Cher ; M. Gaston Carle, préfet du Cher, est nommé préfet de Vaucluse : M. Eloi Marchand, ancien chef de secrétariat au ministère de l'intérieur, est nommé sous-préfet de Meaux.

MOUVEMENT PREFECTORAL

Paris, 1er mars. — On annonce qu'un grand mouvement préfectoral va être étudié par M. Loubet.

Ce mouvement porterait sur un grand nombre de grosses préfectures.

LE 1er MAI

Paris, 1er mars. — Une réunion de délégués des groupes et syndicats ouvriers a eu lieu hier, salle Léger, sur l'initiative de la commission d'organisation du 1er mai 1892. Une cinquantaine de délégués y assistaient.

Par qui et comment sera organisé le 1er mai ? Telle était la question la plus importante de l'ordre du jour.

Un délégué du quatrième arrondissement présente une motion qui reçoit un accueil un peu gai : « La manifestation devant échouer, dit-il, parce qu'elle aura lieu un dimanche, je demande qu'on la renvoie au lendemain. »

Quant au secrétariat national du travail, son délégué à la réunion annonce qu'il ne prendra de décision touchant le 1er mai que dans une quinzaine de jours.

Cette communication entendue, l'assemblée décide de continuer à la commission d'organisation de l'an dernier son mandat jusqu'à la convocation de la réunion générale de tous les groupes ouvriers corporatifs, chargée d'élaborer le programme de la manifestation de 1892.

Cette réunion aura lieu lundi prochain.

L'*Eclair* a interviewé certaines personnalités au sujet du 1er mai, auquel la coïncidence des élections municipales parait devoir donner cette année une importance toute particulière.

Voici les principaux extraits des réponses que notre confrère a recueillies :

M. Ferroul. — Si tout se passe comme nous avons lieu de le prévoir, la manifestation sera grandiose, plus encore en province et dans les villes manufacturières qu'à Paris même.

M. Duc Quercy. — Je voudrais que l'on fît cette année de Fourmies, le centre de la manifestation du 1er mai ; c'est une proposition que je compte développer au moment voulu. Il serait bon d'envoyer à Fourmies une délégation pacifique pour remercier la population si horriblement éprouvée du progrès qu'a fait en ce pays la cause socialiste.

Je pense que s'il n'y a pas de provocations, le triste anniversaire se passera sans incidents graves et que la revanche de l'élément socialiste en cette localité sera la chute de la municipalité bourgeoise qui a tant à se reprocher dans les événements de l'année dernière.

M. Lavy estime que l'entente est absolue entre les diverses fractions socialistes et que nous visons à une réussite pacifique. La manifestation sera grandiose, en province surtout.

Enfin, l'un des membres élus du parti socialiste a l'intention de demander à ses collègues conseillers municipaux ou députés, de signer avec lui un appel à l'armée conçu dans les termes suivants :

« Le devoir de nos frères soldats serait de tirer en l'air, si l'ordre leur était donné de faire usage de leurs armes contre le peuple ».

Une telle proposition rencontrera dans le parti socialiste les divergences d'opinion.

L'explosion de dynamite à Paris

Paris, 1er mars. — A l'ambassade d'Espagne, on assure qu'aucun fait ne s'est produit pouvant permettre de croire à un attentat dirigé contre elle ; aucune lettre anonyme, aucun avis menaçant n'est parvenu à l'ambassade. Néanmoins le gouvernement français a pris des mesures pour la sécurité de l'hôtel de l'ambassade, dont les abords sont soigneusement surveillés par des agents.

D'autres renseignements sembleraient établir au contraire que l'attentat a été dirigé exclusivement contre la propriété de la princesse de Sagan. En effet, au mois de juin dernier, quelques jours avant un bal que devait donner la princesse, celle-ci reçut une lettre de menaces ; on lui disait que si elle persistait à vouloir donner cette soirée, on ferait sauter son hôtel.

Une seconde lettre anonyme fut reçue par Mme la princesse de Sagan qui n'en tint aucun compte et donna son bal au jour qu'elle avait choisi.

Il ne se passa rien d'anormal et ces lettres de menaces étaient oubliées ; il a fallu l'attentat d'hier pour qu'on s'en souvint.

Paris, 1er mars. — Deux anarchistes ont été arrêtés mais comme on n'a rien découvert chez eux il est probable qu'ils vont être remis en liberté.

En exécution d'une commission rogatoire de M. Lascoux, juge d'instruction, de nouvelles perquisitions ont lieu aujourd'hui chez plusieurs anarchistes.

LA MORT DE L'ÉVÊQUE D'AMIENS

Amiens, 1er mars. — M. Jacquenet, évêque d'Amiens, est mort ce matin à 6 heures.

Né à Besançon, le 3 avril 1816, il fut nommé évêque de Gap, le 13 janvier 1881 et évêque d'Amiens le 10 novembre 1883.

Une grave affaire

Paris, 1er mars. — D'après ce que l'on prétendait hier dans les environs de la rue Saint-Dominique, un scandale serait sur le point d'éclater au ministère de la guerre.

On parlait tout bas, bien bas, d'une grosse affaire de détournements dans laquelle seraient impliqués deux officiers, dont un officier supérieur.

C'est à la suite de dénonciations faites par des employés que le pot-aux-roses aurait été découvert.

Jusqu'ici, aucune arrestation n'a été opérée, mais une commission spéciale a été nommée pour ouvrir une enquête au sujet de cette délicate affaire.

Faits divers Télégraphiques

(De nos correspondants spéciaux.)

SUICIDE D'UN VOYAGEUR DE COMMERCE. — Nîmes, 1er mars. — Un nommé Félix Bertrand, âgé de trente-cinq ans, représentant de commerce d'une maison de Marseille, de passage dans notre ville, s'est tiré hier soir à dix heures, sur la place de l'Esplanade, un coup de revolver.

Transporté à l'hospice dans un état désespéré, il y est mort dans la matinée.

On a trouvé sur lui une montre, une somme d'argent et une lettre ainsi conçue : « Je me donne volontairement la mort. »

TERRIBLE DRAME. — Saint-Etienne, 1er mars. — Ce soir, à la suite d'un différend survenu entre les femmes Veille, les deux belles-sœurs, un sieur Bayle, journalier, âgé de vingt-six ans, amant de l'une d'elles, prit fait et cause pour elle et frappa violemment son adversaire

Le mari de celle-ci survint, et voyant sa femme couchée à terre maintenue par Bayle, porta à ce dernier un coup de hache qui lui fendit la tête.

Bayle a été transporté mourant à l'hôpital.

La police a arrêté le meurtrier qui a été mis à la disposition du parquet.

UN RESSUSCITÉ. — Lyon, 1er mars. — A Vaugneray, près de Lyon, on procédait, hier matin, aux obsèques d'un sieur Gros, dont le décès avait été déclaré samedi. Déjà le prêtre était devant la maison mortuaire, ainsi qu'une foule d'assistants ; la jeune fille du défunt voulut embrasser encore une fois son père et elle crut s'apercevoir que son corps était chaud. Elle lui prit une main et sentit qu'on lui rendait son étreinte.

On accourut à ses cris ; on s'empressa autour du pseudo-mort qui, bientôt, ouvrit les yeux et prononça quelques paroles.

L'état de Gros est assez grave, mais non désespéré.

Nouvelles Étrangères

Les anarchistes espagnols

Barcelone, 1er mars. — Les anarchistes arrêtés pour avoir voulu placer des pétards près du consulat d'Allemagne, sont au nombre de six, dont trois Français : les nommés Benoit Pejol, Chatelat et Edouard Saint-Jean.

LES TROUBLES DE BERLIN

Berlin, 1er mars. — Les éléments anarchistes, reformés par suite de la scission du parti démocrate-socialiste, ont tenu hier plusieurs réunions secrètes. Ils ont voté un blâme aux chefs du socialisme parlementaire qui ont désapprouvé les manifestations.

Ils ont, de plus, décidé d'organiser de nouvelles démonstrations pour l'anniversaire des journées de mars 1848 et d'aller visiter en masse les tombes des victimes.

Berlin, 1er mars. — Le bureau de la presse officieuse a envoyé à cinq cents journaux conservateurs de la province un supplément hebdomadaire gratis pour combattre le socialisme, parce que, à son avis, le parti conservateur peut seul terrasser l'hydre menaçant. Les libéraux sont représentés comme des individus dangereux qui s'opposent à l'unique moyen d'enrayer le progrès du socialisme par le retour aux mesures d'exception.

Le syndicat des bouchers déclare que des boucheries ont été pillées pendant les derniers désordres.

Berlin 1er mars. — Les anarchistes ont tenu aujourd'hui, une réunion publique. C'est la première fois que pareil cas se produit à Berlin. Plus de 500 personnes y assistaient. Les orateurs ont exposé dans des discours violents que la propagande par l'action devait seule être préconisée.

Mesure anti française

Aoste, 1er mars. — On signale une agitation dans la vallée d'Aoste, à la suite d'un arrêté du ministre de l'instruction publique supprimant la subvention que le gouvernement accordait aux écoles de cet arrondissement, pour l'enseignement de la langue française. La population proteste contre cet arrêté. Elle a nommé une commission qui ira à Rome porter sa réclamation.

Crise ministérielle en Grèce

Athènes, 1er mars. — Hier le roi a demandé au ministère de lui remettre sa démission, mais les ministres ont refusé d'obtempérer à ce désir en déclarant qu'ils avaient conservé une majorité à la Chambre.

Le roi les a alors révoqués et a chargé M. Constantopoulo, un des leaders du tiers-parti, de former un autre cabinet.

L'émotion est vive à Athènes.

Athènes, 1er mars, soir. — L'agitation continue à régner. Des manifestations et des contre-manifestations se produisent.

Les démarches de M. Constantopoulo chargé de former un ministère semblent ne pas réussir. Un grand nombre de députés se sont prononcés pour l'ancien ministère.

Les troupes gardent le palais Royal.

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 78

LE NOM FATAL

TROISIÈME PARTIE

Elle se pencha sur Paule, l'enleva des bras de la Héronnière, la prit dans les siens et la porta sur un banc de gazon qui se trouvait là...

Puis, elle appela la bonne restée dans la cuisine, lui demanda de l'eau, des sels.

Elle embrassait son ami comme une enfant, elle l'appelait :

— Paule ! Paule ! Reviens à toi ! C'est moi ! On ne veut pas te faire de mal.

La jeune fille ne répondait pas.

Rigide, pâle comme un cadavre, elle avait l'air, sous la clarté pâle de la nuit, d'une belle statue...

La Héronnière et Mouton l'admiraient malgré eux.

Ils commençaient à trouver odieux le métier qu'on leur faisait faire.

— Je vous en prie, messieurs, dit Aurélie, éloignez-vous un peu ! Vous savez maintenant qu'elle ne vous échappera pas.

Les deux agents obéirent.

Ils allèrent attendre sous un bouquet d'arbres.

La servante était accourue.

Elle aida Aurélie à délacer Paule, à lui frictionner les tempes.

Au bout de quelques minutes, la jeune fille ouvrit enfin les yeux.

Elle regarda la domestique, Aurélie, eut un mouvement de satisfaction.

— Toi. C'est toi ! Ils sont partis ?

— Ils sont là... Ils t'attendent.

La malheureuse enfant balbutia :

— Je suis perdue !... C'est mon père, n'est-ce pas ?

— Oui... Et lui ?

— Il n'est pas encore venu...

— Il lui sera arrivé malheur, à lui aussi.

— Mais non. Que vas-tu t'imaginer ?... Nous lui avions recommandé de ne pas venir avant qu'il fît tout à fait nuit.

— Il fait nuit maintenant.

— A peine...

— Et s'il arrivait et s'il voyait ?

— Oui, il vaudrait mieux que tu fusses partie... Il ferait un malheur...

— Tu as raison.

— Aie du courage... obéis... je lui raconterai...

— Comme il va être malheureux !

— La résistance ne vous conduirait à rien, ni l'un ni l'autre.

— Mais tu lui diras bien, n'est-ce pas, que rien ne me fera l'oublier ; que je résisterai à tout.

— Oui... oui...

— Attends-le... Parle-lui... Console-le...

— Tu peux compter sur moi...

— Puis tu viendras me voir... Tu me donneras de ses nouvelles.

— Oui... oui...

La jeune fille eut un sursaut.

Elle s'écria :

— Mais pourras-tu me voir ? Ne va-t-on pas m'emmener, m'enfermer encore ?...

— N'importe !... Je saurai, moi, où te trouver...

— Tu ne m'oublieras pas ?

— Je te le jure.

— Ni lui ?

— Ni lui.

Mouton et la Héronnière, qui trouvaient, sans doute, que l'entretien se prolongeait trop longtemps, venaient de montrer leurs silhouettes près des jeunes filles.

Aurélie essuya les yeux de Paule.

— Allons, remets-toi ! Les hommes s'impatientent... Et il peut arriver d'un moment à l'autre, il ne faut pas qu'il te voie emmener...

— Non... non,.. Je suis prête !

Elle se leva.

Aurélie la serra dans ses bras. Elles restèrent un moment embrassées, se faisant de nouvelles et pressantes recommandations, puis Aurélie fit un signe aux agents.

Ceux-ci s'avancèrent d'un pas automatique.

— Mon amie est prête à vous suivre !

Les deux hommes esquissèrent un geste de satisfaction, saluèrent la sous-maîtresse et sortirent en entraînant Paule, qu'ils n'osaient pas toucher et pour laquelle ils montraient les plus grands égards.

Ils la laissèrent seule dans l'intérieur de la voiture et montèrent sur le siège avec le cocher.

XVI

Il y avait dix minutes environ que la voiture qui emmenait Paule avait quitté la rue de la Procession, quand Octave, qui n'était parti de Paris qu'à la nuit, ainsi qu'on le lui avait recommandé, se présenta devant l'institution... Le jeune homme, qui était à cent lieues de se douter de ce qui venait de se passer, arrivait, l'âme pleine d'une joie infinie... Il allait la voir... Elle lui renouvellerait ses promesses, ses serments... Il ne se sentait plus... Tout chantait et tout riait autour de lui... Elle l'aimait. Il n'avait plus de doute maintenant... Elle l'aimait autant que lui, par-dessus tout, malgré tout !... Quand il saisit l'anneau de la sonnette, son cœur battait tellement fort qu'il croyait qu'il allait défaillir... Et pas le moindre pressentiment ! aucun soupçon du malheur qui allait de nouveau le frapper, s'abattre sur lui !...

Au premier son de la clochette, la porte s'ouvrit... Aurélie parut...

Sans rien dire au jeune homme, elle le prit par le bras et l'entraîna au dehors.

Octave eut un tressaillement... Un froid mortel entra en lui.

— Et Paule ? murmura-t-il...

Au lieu de lui répondre, la sous-maîtresse l'emmena plus vivement.

Il bégaya :

— Où est-elle ? Quel nouveau malheur ?

Quand ils furent seuls, sur le petit chemin qui borde la voie et que les becs de gaz éclairaient déjà, Aurélie s'arrêta enfin...

Elle regarda Octave dans le blanc des yeux.

— Voyons, dit-elle, vous êtes un homme... Vous savez qu'elle vous aime...

— Octave frémit.

— Parlez, parlez ! fût-il plus mort que vif.

— On l'a retrouvée, emmenée...

— Qui ?...

— Des agents qui avaient mandat du père.

Le malheureux jeune homme devint pâle comme la mort ; il mit la main sur son cœur et une seule phrase s'échappa de ses lèvres.

— J'avais été trop heureux, hier !...

— Elle vous attendait, Dieu sait avec quelle impatience !

— Il n'y a donc pas longtemps ?

— Dix minutes à peine quand vous êtes arrivé.

Il bégaya.

— Si j'étais venu plus tôt ?

— Qu'auriez-vous fait ? Quelle imprudence ? Il valait mieux, au contraire, que vous fussiez absent... C'est moi qui les ai hâtés de partir.

Octave restait comme hébété sur la route.

Il ne comprenait plus...

Mille pensées confuses bourdonnaient dans son crâne.

Ses jambes se dérobaient sous lui.

Un cri désespéré sortit de sa bouche.

— C'est fini... Je ne la verrai plus !

Aurélie se récria.

Elle chercha à lui redonner du courage...

— Allons ! allons ! dit-elle, remettez-vous ! Ce n'est pas le moment de se laisser abattre. Vous savez qu'elle vous aime ; qu'elle ne vous trahira pas... Dans deux mois, elle sera majeure, maîtresse de son cœur et de ses actions... C'est deux mois à attendre et à soupirer. Ce n'est pas la mort d'un homme.

— Et si, pendant ces deux mois...

— Elle allait changer d'avis, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas cela ; je n'ose même pas le penser...

— Et vous avez raison, car elle vous aime, je vous en réponds.

Il soupira.

— Elle est si bonne !

— Ne vous désolez donc pas ! Pensez à elle, et attendez avec confiance !

— Comment vivrai-je pendant deux mois !

— Vous avez bien vécu déjà une année !

— Ce n'était pas la même chose... Il me semble que maintenant...

— Maintenant, vous devez avoir plus de courage, car vous êtes sûr d'elle... Vous l'avez vue et vous avez reçu de nouveaux serments.

Neuf heures venaient de sonner.

Sur le ciel de larges nuées noires roulaient en s'éloignant.

Le vent fraîchissait.

— Nous aurons de l'orage cette nuit, dit Aurélie.

Puis elle ajouta :

— Je ne puis rester plus longtemps dehors. Je vais être obligée de vous quitter.

Octave eut un sursaut.

Il lui sembla que le dernier lien qui l'attachait encore à Paule allait se briser, quand son amie ne serait plus là.

— Et ses nouvelles ? dit-il... Vous aurez de ses nouvelles ?

— Elle m'a promis de m'en faire parvenir. D'ailleurs, je ne vais pas l'abandonner ainsi. Dès demain, je saurai ce qu'elle est devenue, où on l'a envoyée.

— Et de me permettrez-vous ?... balbutia Octave...

— Mais certainement... Chaque fois que vous pourrez venir me voir, vous me ferez plaisir, grand plaisir.... Nous parlerons d'elle.

— Cela me rendra si heureux !

— Ne craignez rien... Tout s'arrangera pour le mieux... L'amour est plus fort que tout...

Et, sur ces derniers mots, Aurélie prit congé du jeune homme et s'éloigna de son pas alerte.

Resté seul sur la route déserte, Octave sentit tout le courage qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonner.

Tous les mots d'espoir s'envolèrent comme autant de flocons légers.

Il restait immobile, comme écrasé, ne voyant plus autour de lui que de nouvelles épreuves, de nouvelles douleurs.

Lui qui était si heureux quelques instants auparavant, qui avait passé une journée si radieuse !

Il avait tout oublié, les regards narquois de la concierge et des voisins, les murmures qui s'élevaient sur son passage, maintenant que son secret était connu... D'ailleurs, il avait pris la résolution de ne plus rester là. Il avait construit, de concert avec sa mère, d'éblouissants châteaux en Espagne... Dès qu'ils seraient mariés, ils quitteraient Paris, la France ; ils iraient s'installer en Algérie ou en Tunisie tous les trois... Avec l'aide de son colonel, il obtiendrait quelque concession... Nul ne saurait qui ils étaient... Et ils se reposeraient enfin... Ils seraient heureux ! Tels étaient les projets qu'ils avaient formés tous les deux, projets basés sur l'amour ardent, aveugle de Paule, et voilà que tout croulait encore !... Paule disparaissait de son horizon, laissant l'ombre et la nuit à la place de son image radieuse, car, malgré les assurances données par Aurélie, il sentait de nouveau toutes les craintes, toutes les terreurs l'assaillir... Le père n'avait pas désarmé... La façon brutale dont il avait fait reprendre sa fille, l'indiquait... A quelles extrémités ne pouvait-il pas se livrer ?... Paule allait être torturée, malheureuse... Aurait-elle le courage, la force de se défendre, de résister ? Et si toutes ces secousses allaient briser son énergie, détruire sa santé ?... Le malheureux craignait tout, redoutait tout... Toutes ces amertumes affluèrent à son cœur... Il se laissa aller sur le talus gazonné bordant le chemin, et éclata en sanglots...

Il resta une demi-heure ainsi à pleurer, puis il se leva brusquement.

Il fallait retourner à Paris.

Il ne voulut pas prendre le train pour donner en spectacle son chagrin qu'il n'avait pas la force de cacher.

Il résolut de rentrer à pied.

Il descendit vers Asnières, traversa le pont et gagna les fortifications du côté de Clichy.

Le ciel devenait de plus en plus noir, et l'orage se rapprochait rapidement.

Déjà on entendait des grondements sourds rouler au loin, vers l'horizon.

Le ciel était livide, et les becs de gaz avaient une lueur toute pâle et comme clignotante.

Octave avait passé les fortifications et venait d'atteindre l'extrémité de l'avenue de Clichy, quand le ciel tout à coup creva...

(A suivre) JULES DE GASTYNE.